



Bénédicte de WAILLY, *Chansons et danses dans le Queyras d'autrefois*, éditions Transhumances, 2022, 106 p., 14 euros.

Sans date ni auteur connu, la « Chanson des Escoyères » évoque, entre autres sujets, « la rudesse de la vie en montagne ». Œuvre de l'abbé Marius Fournier, curé de Fontgillarde, l'« Hymne du Queyras » a été publié à la fin du XIX^e siècle. Du même auteur-compositeur, on connaît la « Chanson de Ceillac ». Dans les années 30 du siècle dernier, l'instituteur Joseph Lannes a présenté les principales caractéristiques du village où les coqs picorent les étoiles, à travers « Mon Saint-Véran est un pays charmant ».

Mis à part ces quelques titres, existe-t-il d'autres chansons authentiquement queyrassines ? Bénédicte de Wailly est partie à leur recherche. L'entreprise n'a pas dû être simple. Certes, on le sait grâce à l'abbé Gondret, au milieu du XIX^e siècle, dans les vallées du Guil et des Aigues, de nombreux « troubadours » exerçaient leurs talents littéraires et musicaux avec malice et parfois même finesse. Hélas, leurs « créations locales à caractère éphémère » n'ont guère été compilées dans les fameux

répertoires dont, selon Tivollier, les jeunes gens d'alors aimaient à se doter. Vite passés de mode, « ces airs de circonstance » sont tombés dans l'oubli. Cependant, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, on a commencé, en haut lieu, à se soucier du patrimoine musical des provinces ; des enquêteurs officiels sont allés demander aux personnes âgées d'interpréter les airs entendus dans leur jeunesse. Le musicologue Julien Tiersot a ainsi pu recueillir 36 chansons dans le Queyras. Plus près de nous, un André Bourgue et un Charles Joisten ont poursuivi ce travail de collecte. Le corpus ainsi constitué, Bénédicte de Wailly l'a enrichi à son tour et l'a classé par thème : chants d'inspiration religieuse, chansons narratives, chansons inspirées par l'amour, le mariage, l'abandon, le patriotisme, etc. Et pour nombre de textes, elle s'est efforcée d'approcher au plus près des sources véritables. Ses découvertes forcent l'admiration. Donnons-en quelques exemples. Telle ballade propre à la communauté protestante d'Arvieux ? Née en Angleterre, elle a dû être « introduite en Queyras par les pasteurs ou les voyageurs anglais marchant sur les traces des vaudois dès le début du XIX^e siècle ». « Le jardinier du couvent », chanson recueillie à Château-Queyras ? Elle l'a été aussi dans d'autres régions de France ; son identité queyrassine tient dans la seule adjonction d'un couplet. « La complainte des cartes » ? Elle puise son origine, elle aussi, de l'autre côté de la Manche. « Le huitième couplet laisse penser qu'elle est arrivée en Queyras pendant la période du culte de "l'Être suprême", vers 1794 ». « Habitant de tout âge » ? Voilà une complainte criminelle « issue de sources mêlées et modifiée avec le temps » ; elle « a peut-être circulé des provinces de l'Ouest jusqu'à Ceillac dans les bagages d'un marchand de chansons du Second Empire ». « De bon matin je me lève » ? C'est à tort que Jean Tivollier a attribué cette chanson sur l'amour tragique au « "troubadour" Pierre Eme de Molines [...] ». Il s'agit en réalité d'une variante d'une chanson de toile du Moyen Âge, copiée dans le manuscrit de Bayeux et déjà mise en musique au XV^e siècle par Guillaume Dufay et Josquin des Prés. » Et l'enquêtrice d'apporter cette ultime précision : « La chanson bien connue "Ne pleure pas Jeannette..." en est une descendante directe. » Rapportée par Ladoucette en 1820, la « Chanson pastorale du Queyras » peut être considérée, elle, comme une véritable production locale, même si, 80 ans plus tard, Tiersot l'a entendue dans un village de Tarentaise.

S'il ne vient guère au secours des affirmations de l'abbé Gondret, le beau travail de Bénédicte de Wailly démontre que, musicalement parlant aussi, le Queyras a su se nourrir du monde extérieur. Échanges commerciaux et migrations saisonnières n'ont pas été les derniers à favoriser l'importation d'un répertoire que les « troubadours » se sont employés à adapter au temps et aux lieux.

Intéressante initiative de l'auteur : chaque fois qu'une chanson est disponible à l'écoute, le lecteur est renvoyé vers un atlas sonore.

Pour ce qui est des danses (rondes, rigodons, quadrilles...), Bénédicte de Wailly note qu'elles se transmettaient à la faveur des fêtes patronales où se regroupaient des gens venus d'horizons différents. Plus encore peut-être que la musique, cet art témoigne de la volonté du Queyras de respirer l'air de son temps. En 1884, au cœur de la vallée, une soirée s'est conclue sur un « cotillon », danse alors à la mode en ville ; on la « pouvait exécuter en valse, polka ou mazurka »...